

J'éprouve, du reste, une grande satisfaction en songeant que la tâche m'est rendue plus facile et moins lourde par les progrès mêmes, si rapidement accomplis en notre pays, et dont l'éloquence des faits me dispensera de longs commentaires.

Nous sommes en pleine prospérité. Les vieux pays admirent et proclament les magnifiques résultats de notre jeune énergie.

Depuis quarante ans nous sommes développés et nous avons grandi en richesse et en puissance.

La première chose à faire, c'était d'ouvrir ce pays aux initiatives nouvelles ; c'était de lui permettre l'exploitation rationnelle de ses ressources immenses en lui facilitant les moyens de communication. Nous avons donc construit des chemins de fer ; nous en avons sillonné le pays... Après avoir uni l'extrême Est avec le centre, nous avons tenté cette politique hardie de relier, à travers des contrées encore inexplorées, l'autre partie de ce continent qui regarde l'orient. Ceux qui accomplissaient cette œuvre avaient la foi ; et les résultats subits de leur entreprise ont superbement justifié leurs espoirs. Les plaines riches et fertiles de l'Ouest ont été exploitées. On y a jeté à pleines mains les semences fécondes. Elles ont rendu au centuple sous l'influence des forces productrices qui se dirigèrent aussitôt vers elles. Aujourd'hui le blé de l'Ouest fait notre orgueil et il n'y a pas très longtemps que l'honorable ministre du Commerce pouvait en prendre victorieusement la défense devant l'empire.

Depuis, nous avons poursuivi cette politique initiale. Les transcontinentaux se sont multipliés. Les régions venaient seulement d'être ouvertes, les chemins de fer n'étaient pas encore terminés, l'appel du bras à peine entendu, que la fortune, qui nous est toujours restée fidèle, accourait encore devançant nos efforts.

Lorsque nous eûmes compris l'importance de nos succès et les déploiements ultérieurs que nous pouvions en attendre, nous avons pensé à organiser nos forces et à garantir nos frontières. C'est alors que nous avons orienté notre politique douanière de façon à la rendre nationale.

C'était au lendemain de la dénonciation du traité canado-américain de 1854. Le pays avait un temps rêvé le libre-échange ; mais, vision fugitive, le vote populaire ramena au pouvoir ceux qui croyaient devoir protéger la nation canadienne contre des concurrents puissants.

Ce fut le point de départ de cette politique protectionniste modérée qui a fait le succès du commerce canadien. Sous la poussée de ces sages mesures, le Canada comprit qu'il devait avant tout compter sur lui-même et travailler à mettre en valeur des ressources dont il appréciait tout le prix.

M. J. H. RAINVILLE.

Depuis lors, monsieur l'Orateur, faire l'historique de notre pays, c'est retracer une période ininterrompue de progrès. Notre commerce qui n'était en 1868 que de \$131,027,532, atteignait en 1888 \$201,097,630. Il était, d'après les chiffres révisés de l'Annuaire statistique, de \$769,443,905, en 1911. Enfin, hier, il atteignait \$784,637,794.

Il faudrait reprendre une à une toutes les rubriques sous lesquelles se classent nos richesses dans les documents officiels. Il faudrait parler des forêts, de l'agriculture, de l'élevage, des pêcheries, des mines etc., et citer des chiffres pour montrer que les résultats magnifiques obtenus pour notre commerce se retrouvent partout les mêmes, aussi vrais, aussi encourageants, aussi éloquents que jamais.

On a souvent dit dans les campagnes politiques, d'un côté, que ce succès est dû à la Providence, d'un autre, qu'il est dû au Gouvernement qui détient le pouvoir. Les deux choses sont partiellement justes. Sans doute les gouvernements profitent des dons que la Providence met à leur disposition. S'ils ne mettaient pas leurs efforts à faire fructifier l'héritage national, celui-ci dépérirait malgré son abondance et sa fécondité. Je n'éprouve aucune gêne pour reconnaître que les gouvernements qui se sont succédés depuis 1879 ont profité intelligemment de la protection douanière, mais je crois et je dis avant tout que si notre pays a atteint ce degré de développement, cela est dû d'abord à l'énergie, et à l'esprit d'initiative du peuple de ce pays, et, à la politique de ceux qui ont compris dès le début l'importance de l'outillage économique et d'une politique douanière modérée. C'est grâce à eux si nous avons triomphé. La preuve en est que leur système dure encore et que même les esprits les plus libéraux en ces matières n'ont pas pu y toucher.

Deux noms sont surtout à citer dans toute cette histoire, deux grandes figures sont à évoquer si, en jetant nos regards en arrière, nous cherchons la raison profonde de nos succès.

Ceux qui ont compris notre jeune pays ; qui n'ont pas hésité malgré les difficultés de la tâche et les résultats qui pouvaient leur paraître, à cette époque, problématiques, à bâtir de toutes pièces une nation ; qui ont vu assez loin pour ne pas douter de l'avenir et croire en la valeur de nos forces ; qui ont mis leur énergie à suivre pas à pas le beau programme que leur avait suggéré une légitime et noble ambition ; qui ont continué jusqu'à la mort de répandre leurs idées, de les défendre et en assurer le triomphe, méritent que nous leur rendions, à quelques partis politiques que nous appartenions, le suprême hommage qui est dû aux fondateurs des peuples, celui de la reconnaissance et de l'admiration ; et nous l'avons compris puisque nous